

nous faudra surmonter avant d'atteindre à cette époque lointaine! Il est juste, en attendant, de rendre aux anciens habitants du sol américain l'hommage qui leur est dû pour la stabilité de leur gouvernement, pour la sagesse de leurs lois, pour leurs mœurs pures et laborieuses, pour leurs immenses richesses, qui remplirent le monde d'étonnement et qui étaient le résultat d'une grande prévoyance économique, enfin pour beaucoup d'autres avantages qui contribuèrent à en faire un peuple heureux et puissant, avantages que nous sommes loin de posséder, nous leurs descendants, au sein de notre civilisation moderne tant vantée.

Si nos lecteurs, et surtout nos compatriotes, daignent accueillir avec bienveillance ce travail qui nous a été inspiré par l'unique désir de contribuer, dans la mesure de nos faibles forces, à mieux faire apprécier une nation traitée de barbare par le vulgaire et admirée des savants, tous nos vœux seront alors entièrement comblés (1).

(1) Sous le titre de TRÉSOR DE LA LANGUE DES INCAS, l'auteur prépare la publication complète de ses travaux et recherches sur le quechua. Il a bien voulu consentir à ce qu'Ollantāi, qui forme le premier volume de cette publication, fût partie de la COLLECTION LINGUISTIQUE AMÉRICAINE de MM. Maisonneuve et C^e. Les volumes suivants du TRÉSOR contiendraient le *Dictionnaire quechua*, la *Grammaire*, les *Yaravis* ou Chants épiques indiens, et plusieurs drames, tels que *La mort d'Atahualpa*, *Usca-Paucar* et d'autres, qui sont postérieurs à la conquête. Mais comme des publications de ce genre imposent de grands sacrifices et entraînent des difficultés sérieuses, l'accueil que le public fera à ce premier volume décidera de la suite.

CHAPITRE PREMIER.

PERSONNAGES DU DRAME. — LEUR CARACTÈRE HISTORIQUE. — ÉTYMOLOGIE DE LEURS NOMS.

Avant d'entrer de plain pied dans l'examen du drame, il est indispensable que nous nous occupions des personnages qui y figurent. Nous obtiendrons ainsi, dès le début, une vive lumière qui nous permettra d'apprécier, comme il convient, l'époque où l'action se passe et celle où l'ouvrage a été composé. Afin que les noms quechuas conservassent autant que possible leur prononciation naturelle, nous les avons écrits en français, de façon à les rapprocher, du mieux que nous avons pu, de leur prononciation originaire. Il en est plusieurs que nous avons traduits, parce qu'ayant une signification propre, ils sont dans le drame un sujet de nombreux jeux de mots qui eussent été intraduisibles pour nous et incompréhensibles à nos lecteurs, si nous n'avions eu recours à cet expédient.

OLLANTAÏ. — Ollantay (1).

Au nord-est de la ville du Cuzco, à sept lieues environ de distance, on rencontre la ville d'Urubamba, capitale de la province du même nom. C'est dans cette province que se trouvent les célèbres ruines d'Ollantāi-Tambo (Manoir, château d'Ollanta), qui, du haut d'une éminence,

(1) Nous écrivons généralement les noms propres avec l'orthographe que nous avons adoptée pour le français, et qui rend aussi exactement que possible la manière dont ces noms se prononcent au Pérou, quand on parle espagnol. Ainsi, pour *Yupanki*, nous écrivons *Youpanqui*. Mais quand il s'agit d'explications philologiques, nous sommes obligés d'écrire ces noms avec les caractères de notre alphabet phonétique, ces explications s'adressant principalement aux philologues, que nous supposons devoir prendre connaissance de notre alphabet. C'est, au reste, ce que devront faire aussi tous les autres lecteurs qui seront désireux de comprendre nos explications philologiques au sujet de ces noms pour déterminer le caractère des personnages du drame. (Voyez notre chapitre sur la phonétique.)

dominant le bourg qui porte aujourd'hui le même nom et qui est situé à quatre lieues environ de la ville d'Urubamba, sur la rive orientale du fleuve Huilca-Mayo. Un détail curieux, c'est qu'aucun des historiens contemporains de la conquête ne s'est occupé de ces ruines. Quant aux écrivains modernes (1), beaucoup de voyageurs et d'historiens leur ont reconnu l'importance qu'elles méritent, et la plupart les croient antérieures à l'époque des Incas. Cette opinion nous paraît d'autant plus fondée que l'architecture de ces monuments est complètement différente de celle dont les Incas faisaient usage dans la construction de leurs temples, de leurs palais et de leurs forteresses. Il est impossible que celui qui voit, par exemple, la forteresse de Sacsayhuaman au Cuzco, les murailles du temple du Soleil, celles du palais des Vierges d'Élite et d'autres édifices dont les restes existent encore dans cette ville, puisse admettre que ce fussent les mêmes hommes qui ont bâti la forteresse ou château d'Ollantā-Tambo. D'autre part, la tradition qui est parvenue à fixer jusqu'à l'époque et aux circonstances où furent élevées les constructions monumentales des Incas, se tait sur celle qui nous occupe, comme si son origine avait disparu de la mémoire des hommes.

Le fait que le héros du drame s'appelle Ollantā, et que plusieurs des principales scènes se passent dans la forteresse d'Ollantā-Tambo, nous conduit à une observation essentielle, sans laquelle il serait impossible de déterminer, même approximativement, la véritable personnalité de ce héros.

Le nom d'Ollanta, soit qu'il ait appartenu à l'ancien seigneur du château et que, du maître, il ait passé à la forteresse, soit qu'il eût une tout autre origine aujourd'hui impossible à découvrir, n'est pas le même nom que celui du héros du drame; celui-ci, en effet, s'appelle Ollantay. La conformité de ce dernier nom avec la tradition et avec le sujet du drame, est confirmée de la façon la plus claire par les règles que suit sur ce point la langue quechua. Le nom propre de lieu, Ollanta, pour former l'adjectif de nationalité qui désigne l'habitant d'Ollanta, change la désinence -a en -ay. C'est ainsi qu'entre Ollanta et Ollantay, il

(1) Entre autres descriptions de ces ruines, on peut voir celle qui a été donnée avec illustrations, dans les *Antigüedades Peruanas* de Rivero et Tschudi, p. 298 et suiv., et celle de Markham, dans son ouvrage *Cuzco and Lima*, p. 179. Même dans ce volume, dans la première partie de notre Appendice final, on trouve aussi une note du Dr Mesa, dans laquelle il énumère longuement tous les détails de ces ruines. (Voy. p. 178.)

y a la même différence qu'entre Paris et Parisien. Bien que ce principe grammatical ait naturellement ses exceptions, celles-ci ne prouvent rien contre notre conclusion, à l'appui de laquelle nous pourrions citer de nombreux exemples : ainsi le nom Kĩnħa (Chincha) se transforme en Kĩnħay, pour former un adjectif indiquant la nationalité; et Kĩnħay-Suyu veut dire *Province de Chincha*, attendu que Suyu signifie *Province*. Il n'existe pas en français d'adjectif qui puisse être l'équivalent de la locution *de Chincha*, mais en espagnol, nous dirions *Chincheña*. Pampa signifie *lieu inhabité*, et Runa, *gens*, en sorte que pour exprimer que les *gens* sont d'un *lieu inhabité*, on dit en quechua : Pampay-runā, exemple que, pour plus d'autorité, nous empruntons à Garcilaso et que nous avons déjà mis à profit dans notre *Introduction*, en parlant des courtisanes. En espagnol, on pourrait se servir de *Pampeña*, pour traduire l'adjectif de lieu Pampay. C'est d'une manière analogue qu'on a formé Sajsay-waman, dont le radical est Sajsa; Pampay-marca, dont le radical est Pampa; Waray-pata, dont le radical est Wara; Taray-llaħta, dont le radical est Tara; ainsi qu'un grand nombre d'autres encore en usage actuellement au Pérou. Du moment qu'Ollantay signifie quelque chose comme : *Celui d'Ollanta* ou *Qui appartient à Ollanta*, ce que nous pourrions rendre, en forçant la langue française, par l'adjectif *Ollantain*, il nous reste à démontrer que le vrai nom du personnage du drame est Ollantay et non Ollanta.

Si nous examinons la pièce avec attention, nous voyons, en effet, que dans les passages où l'on emploie le nom du héros, on lit *Ollantay*, conformément à l'ancienne orthographe, et non *Ollanta*. Dans le manuscrit que nous avons pris pour base de la publication du texte quechua, et qui, ainsi que nous le dirons en son lieu, a appartenu à un quechuiste très-compétent, on trouve constamment *Ollantay*. C'est cette circonstance qui nous a fait deviner juste, et comprendre que réellement c'était là le véritable nom de notre héros. Il est vrai que, dans les autres textes, soit imprimés, soit manuscrits, dont nous avons connaissance, bien qu'on lise le plus souvent *Ollantay*, en quelques endroits on rencontre aussi *Ollanta*, mais il est facile d'y voir un effet de la négligence des copistes, ou l'idée préconçue que le nom de la personne était le même que celui des ruines, c'est-à-dire *Ollanta*, comme on dit en espagnol quand on parle des restes de ce château. Rien de plus aisé à démontrer que notre assertion. Ainsi, par exemple, dans le premier texte de Tschudi, dont nous faisons ressortir le mérite dans un

autre chapitre (1), on lit quelquefois *Ollanta*, mais presque toujours dans des passages où l'on reconnaît clairement que la leçon primitive a été altérée; ainsi les vers 1047 : *Ollantacca, Ollantacca, Ollantacca*, — 1487 : *Ollanta ñei, ñei Orccohuarancca*, — 1667 : *Ollanta, Ollanta ccan ricuy ari*, — 1789 : *Ollanta, Ollanta, chunca huata*, ne présentent à l'oreille aucune espèce de rythme, et quant à la mesure, on y compte deux et trois syllabes de plus qu'il n'en faut pour l'octosyllabe, qui est le mètre dont on s'est servi dans tout le cours du drame. Quant au vers 519 : *Ah Ollanta? Ah Ollanta?* non-seulement il paraît un peu faible, mais encore on s'aperçoit que la rime exige *Ollantay* pour rimer avec *huarmillay* et *urpillay* qui terminent les vers 523 et 526. Il semble que la variante en question soit, comme nous l'avons déjà dit, le résultat de l'inadvertance du copiste du texte dont il est parlé ci-dessus, d'autant plus qu'elle n'est pas fréquente et que dans toutes les parties de ce texte on lit généralement *Ollantay*. Nous pourrions faire encore des observations semblables sur les autres textes.

Dans la langue quechua, souvent le suffixe *y* équivaut aussi à l'adjectif possessif *mon* ou *ma*, et dans le drame même, nous trouvons, et de préférence au vocatif, des substantifs qui ont la susdite désinence; ainsi les mots que nous venons de citer, *Warmillay, ma femme, Urpillay, ma colombe, Nustallay, ma princesse, et Mamallay, ma mère* (vers 283), et bien d'autres encore, sont des exemples à l'appui de cette règle. On pourrait, par conséquent, s'imaginer que le nom d'*Ollanta* prend, dans des cas analogues, la désinence *y*; néanmoins, le drame nous fournit la preuve qu'il n'en est rien : car non-seulement dans mon texte, mais dans ceux de Tschudi et de Markham, nous trouvons *Ollantay* dans des cas où l'adjectif possessif serait une absurdité, si le nom était *Ollanta*. Par exemple, au vers 698, lorsque l'Indien vient apporter la nouvelle de la révolte d'OLLANTAÏ, il n'y a pas d'à-propos pour dire « *mon Ollanta* ». Dans les vers 469 et 479, notre héros se donne à lui-même le nom d'*Ollantay*, ce qui serait encore plus absurde s'il s'appelait *Ollanta* : en effet, la désinence *y* ferait forcément croire qu'il parlait d'une autre personne et non pas de lui-même. Il est donc évident que dans le drame, l'*y* final

(1) Comme nous parlons dans un chapitre spécial des traducteurs et commentateurs du drame, tels que Barranca, Tschudi, Markham, etc., chaque fois que nous citons le témoignage de ces auteurs, on peut se reporter à ce que nous en disons dans cet endroit. On peut voir aussi dans le dernier chapitre de cette Étude, consacré à la bibliographie quechua, le titre exact des ouvrages de tous ces auteurs.

d'*Ollantay* fait partie intégrante de ce nom, et que cette lettre ne saurait avoir d'autre signification que de désigner la nationalité du personnage principal. Il résulte, en effet, du contexte même du drame, non-seulement qu'OLLANTAÏ (*l'Ollantain*) est né dans la localité d'Ollanta, mais encore qu'il réussit à se faire reconnaître comme chef suprême de ces régions, si importantes du temps de l'empire; bien plus, que, lorsqu'il s'insurgea contre l'Inca du Cuzco, il s'enferma durant dix ans dans le château d'Ollanta. D'après tout ce qui précède, n'est-il pas très-naturel que de son temps tous l'appelassent *Ollantay*, comme qui dirait en français *l'Ollantain*, en espagnol *El Ollantino*, et que l'auteur du drame lui ait donné ce même nom, attendu, comme nous le prouverons plus loin, que l'épisode qui a servi de thème au poète repose sur un fait positif.

Vers la fin du chapitre suivant, nous émettons une conjecture, à notre avis, des plus fondées, au sujet de l'individu qui a dû être le véritable personnage qui, sous le nom d'OLLANTAÏ, figure dans la tradition du fait historique auquel nous venons de faire allusion, ainsi que dans le drame. C'est par ce motif que nous avons longuement insisté pour fixer son véritable nom et en déterminer la signification.

Il est singulier que les commentateurs et les traducteurs de la pièce ne se soient pas arrêtés à la différence qui existe entre les noms *Ollanta* et *Ollantay*, et qu'ils n'en aient pas conclu que ce dernier est le seul exact. Dès à présent, l'on voit, comme nous le dirons plus loin, que ces auteurs, étrangers à la langue des Incas, n'ont pas donné, sur beaucoup de points, une idée juste de l'œuvre qui nous occupe.

Barranca, dans sa traduction du drame, à la première note du premier acte, dit qu'Ulln, *membrum virile*, est le radical du nom d'Ollanta, ce mot ayant ici la forme d'un accusatif, et que cela indique l'amour physique personnifié dans notre héros. Cette opinion est aussi extravagante que contraire à la langue quechua, dans laquelle, en supposant que l'on voulût obtenir l'accusatif d'Ulln, cet accusatif serait Ulluta, ce qui ne peut avoir aucun rapport avec *Ollantay*. Tout aussi malheureuse est l'explication donnée par Nodal (1) de l'étymologie de ce mot, lorsqu'il suppose que ce n'est que l'aphérèse de *Colla*, nom des habitants de la province de *Colla-suyo* au sud de l'Empire. Cette opinion n'est fondée ni sur la tradition, ni sur le contexte du drame, ni sur aucune raison plausible.

Tschudi, dans la traduction qu'il publia de cette pièce en 1875 (p. 23),

(1) Voyez le titre de la traduction de Nodal, au dernier chapitre de cette Étude.

avec la sagacité que nous nous plaisons à lui reconnaître, croit qu'*Ollanta* n'est pas le nom réel du personnage en question, mais bien un nom mythique auquel a eu recours le poète quechua, pour donner plus de relief à son héros ; néanmoins, cet auteur ne parvient pas non plus à établir le sens véritable des mots dont il s'agit et son opinion n'a que la valeur d'une pure hypothèse.

PACHACOUTIC. — Pañakutij.

* Ainsi que l'atteste avec beaucoup de justesse Lorente, dans son *Histoire du Pérou* (Page 164), la véritable grandeur de l'Empire des Incas ne commence qu'avec le règne de VIRACOCHA. PACHACOUTIC fut fils de ce monarque, père de TOUPAC-YOUPANQUI et aïeul du grand HUAYNA-CAPAC. Si l'on s'en rapporte à *Los Anales del Cuzco* du Dr Mesa (Tom. 1^{er}, Pag. 41), VIRACOCHA, après un long règne de cinquante et un ans, serait mort en 1319, à l'âge avancé de 74 ans. Dans le même passage de cet ouvrage, nous voyons de plus que l'Inca YOUPANQUI, fils de PACHACOUTIC et petit-fils de VIRACOCHA, naquit en 1311, alors que ce dernier était déjà arrivé à l'âge de 72 ans. Il y a là une erreur évidente : en effet, si, à l'époque de la naissance de son petit-fils, tel était l'âge de VIRACOCHA, à sa mort, qui eut lieu huit ans plus tard, en 1319, il ne pouvait pas avoir seulement 74 ans, ainsi que l'affirme l'auteur de *Los Anales*. Nous nous permettons cette réflexion pour montrer que, bien que l'on puisse faire des calculs approximatifs touchant les époques de chaque règne, car chacun d'eux est marqué par de grandes conquêtes et de nombreux événements qui les mettent en relief et les distinguent dans l'histoire, il nous paraît néanmoins impossible d'en fixer avec précision l'ordre chronologique. Cette circonstance, comme nous l'avons déjà dit dans notre *Introduction*, quoique donnant naissance à des lacunes dans l'histoire des Incas, ne lui enlève rien de son véritable caractère, et ne jette aucun doute sur les grands événements et les principaux faits que nous rapportent les historiens et dont la tradition nous a conservé le souvenir.

Il n'est personne au Cuzco qui ne sache quels sont les monarques dont nous parlons ici, et leurs noms, surtout parmi les indigènes, sont, non-seulement connus, mais familiers à tous. On prétend que VIRACO-

CHA avait le visage extrêmement blanc et barbu, d'où lui est venu son nom qui signifie littéralement : *Lagune de suif* ; le même mot s'applique aussi, par extension, à l'*écume de la mer* : car en langue quechua on désigne, sous le nom de *suif*, l'*écume* (1), sans doute à cause de sa blancheur. On dit encore que PACHACOUTIC, fils du monarque dont nous venons d'évoquer la mémoire, portait ce nom, qui correspond à *Tout-Puissant*, non-seulement à cause de la grande puissance dont il jouissait, mais parce qu'il exerçait le pouvoir suprême avec beaucoup de sévérité et un certain despotisme. Quant à HUAYNA-CAPAC, tous les Indiens prononcent son nom avec respect et racontent sa vie et ses exploits en les accompagnant de mille détails. Un trait, certes des plus curieux, c'est que parmi les nombreuses populations aborigènes des régions transandines, il y a un fort grand nombre d'indigènes qui ignorent, par exemple, quel était le général Gamarra, l'un des personnages les plus illustres de notre histoire contemporaine et dont la mort remonte à peine à l'année 1841, tandis que nous ne croyons pas qu'il existe un seul Indien qui ne sache quels étaient les rois dont nous parlons. Ce fait, dont nous affirmons la parfaite authenticité, est une preuve évidente de ce que nous disons, et il n'a rien de singulier si l'on considère que la tradition est bien plus positive et plus réelle chez un peuple qui, ne pouvant compter ni sur l'écriture ni sur d'autres moyens pour perpétuer les faits mémorables de sa vie nationale, doit recourir à la transmission constante et fidèle qui en est faite de père en fils.

Paña, en quechua, répond à : *terre, monde, univers*. Kutij est un substantif verbal dérivé de Kutij, qui, entre autres acceptions, a celle de

(1) *Écume* en quechua se dit plus généralement ROSUKU, comme on le trouve dans notre vocabulaire final. Quant à la signification que nous lui donnons ici, le Dr Mesa, dans *Los Anales* (Note à la page 43), dit : « VIRACOCHA veut dire en quechua *Écume de la mer*, ce qui nous porte à attribuer l'origine de la civilisation péruvienne à quelque voyageur de l'ancien continent, qui n'a pu arriver jusqu'à nous qu'en traversant les mers ou en *flottant sur elles comme l'écume*. » Cette explication est tout à fait forcée. D'ailleurs, pour répondre à la supposition de l'auteur de *Los Anales*, le nom de VIRACOCHA aurait dû être donné au premier Inca et non à un des derniers. Notre explication au contraire est parfaitement conforme au génie de la langue quechua, qui forme les noms propres des personnes avec les noms des objets physiques, à cause de quelque similitude. Ex. : Runtu, *ouf*, est devenu un nom propre, donné à une personne très-blanche, et nous avons dans l'histoire une reine, la femme de Viracocha, qui s'appelle Mama-Runtu. (Voy. Garcilaso de la Vega, *Comentarios Reales*, 1^a Part. Lib. V. Cap. 28.)

Tourner, faire une évolution, imprimer à une chose un mouvement giratoire, la faire tourner. Le dérivé Kutij veut donc dire : *Celui qui tourne une chose ou fait tourner une chose*, et appliqué à Paña, terre, il signifie tout simplement : *Celui qui met en mouvement, celui qui fait tourner la terre.* Le verbe *tourner* n'exprime pas ici l'idée de la rotation astronomique, mais bien la souveraine puissance de celui qui peut faire, défaire et retourner le monde en tous sens. C'est pour cela que nous pensons, ainsi que nous l'avons déjà indiqué antérieurement, que Pañakutij⁽¹⁾ équivaut à *Tout-Puissant*, mot qui, mieux que tout autre, exprime le sens véritable du nom dont il est question. C'est là, sans contredit, la raison qui fait que, dans un sens plus large, les Indiens l'ont appliqué à l'Être suprême. Dans ce sens il est synonyme de Pañakamañ.

Garcilaso dit que le nom réel de cet Inca était TITO-MANCO-CAPAC⁽²⁾, mais que VIRACOCHA, son père, ordonna par son testament qu'on l'appelât Pañakutij, en souvenir de la déroute des Chancas, dont la défaite fut de telle importance qu'elle n'amena rien de moins qu'un grand changement ou bouleversement dans l'Empire. Quant à nous, l'idée que ce surnom fut donné à ce monarque à raison de la sévérité et de la dureté de son gouvernement, nous paraît d'autant plus acceptable, qu'il résulte non-seulement de la signification du surnom même, mais encore du contexte du drame, où la sévérité de ce monarque est poussée jusqu'à la cruauté, que cette épithète de Pañakutij lui convient on ne peut mieux. Comme il était connu de tous sous ce titre, ou surnom, il existe des doutes parmi les historiens, comme nous le verrons plus loin, au sujet de son véritable nom.

PACHACOUTIC ne s'est pas distingué seulement par ses conquêtes et l'absolutisme de son gouvernement : ce qui est plus digne de mémoire et ce qui l'élève au rang des grands penseurs, ce sont ses maximes si pro-

(1) Plusieurs historiens, la plupart espagnols et étrangers à la langue quechua, écrivent ce nom *Pachacuti*. Tschudi, en expliquant cette leçon, dit que *Pachacuti* signifie *cent fois*, ce qui n'est pas exact, puisque lui-même reconnaît que, pour avoir ce sens, le nom devrait être *Pachak-cuti*. Mais cette dernière locution n'a rien à faire avec le nom du monarque qui nous occupe, et qui est encore aujourd'hui si populaire, sous le nom de Pañakutij (Pachacoutic), parmi tous les gens parlant quechua, que nous ne croyons pas devoir nous arrêter à réfuter l'opinion de ceux qui préfèrent la leçon *Pachacuti*.

(2) Garcilaso de la Vega, *Comentarios Reales*, 1^a Part. Lib. V. Cap. 28.

fondes que la tradition nous a soigneusement conservées. En voici plusieurs que le père Blaise Valera a recueillies⁽¹⁾ :

« Quand les sujets, les caciques et les grands chefs obéissent de bon gré au roi, alors le royaume jouit d'une paix et d'une tranquillité parfaites. »

« L'envie est un ver qui ronge et dévore les entrailles de l'envieux. »

« Celui qui est jaloux et envieux du bonheur d'autrui souffre une double torture. »

« Mieux vaut que tu sois bon et envié que si, étant méchant, tu portais envie aux autres. »

« Celui qui porte envie aux autres se nuit à lui-même. »

« Celui qui porte envie aux bons ne retire d'eux que du mal pour lui-même, de même que l'araignée⁽²⁾ tire son venin des fleurs. »

« L'ivrognerie, la colère et la folie vont de pair dans leur course, avec cette seule différence que les deux premières sont volontaires et transitoires, et la dernière permanente. »

« Celui qui tue un autre, sans autorité ou juste motif, se condamne lui-même à mort. »

« Les adultères, qui ternissent la réputation et l'honneur d'autrui, qui enlèvent le repos et la tranquillité aux autres, doivent être considérés comme des voleurs, et comme tels condamnés à mort sans rémission aucune. »

« On reconnaît l'homme noble et vaillant à la patience qu'il montre dans l'adversité. »

« L'impatience est l'indice d'une âme vile et basse, mal instruite et encore plus mal élevée. »

« Les juges qui reçoivent en secret les présents des gens d'affaires et des plaideurs, doivent être réputés voleurs et comme tels punis de mort. »

« Le médecin ou l'herboriste qui ignore les vertus des plantes, ou

(1) Valera, cité par Garcilaso, *Comentarios Reales*, 1^a Part. Lib. VI. Cap. 36.

(2) Il y a dans les vallées du Pérou un insecte qui ressemble à une petite araignée ailée, et qui tire son venin de certaines plantes vénéneuses. Les Indiens l'appellent Tiyaj, *séjournant, qui s'attache, qui se fixe, adhésif*, mot dérivé du verbe Tiyay (Voy. *Vocab. final*.) On a donné ce nom à cet insecte parce que sa piqûre cause des ravages incurables, quand elle n'est pas mortelle. Au Cuzco, où on le redoute beaucoup, on l'appelle, en parlant espagnol, Tiyac-araña, nom moitié quechua moitié castillan.

qui, connaissant celles de quelques-unes, ne cherche pas à les connaître toutes, ne sait que peu ou rien. Il doit apprendre à les connaître toutes, aussi bien celles qui sont salutaires que celles qui sont nuisibles, afin de mériter le nom auquel il prétend. »

« Celui qui se fatigue à compter les étoiles, ne sachant même pas compter les nœuds des *quipos*, est un objet de risée. »

On voit dans plusieurs de ces maximes, toutes simples qu'elles sont, beaucoup d'originalité. C'est à ce monarque qu'on attribue aussi la création de la célèbre formule de salutation : *Ne vole pas, ne mens pas, ne sois pas oisif*, avec la réponse : *Qu'il en soit ainsi de toi*, dont nous avons parlé dans notre *Introduction*.

TUPAC-YOUPANQUI. — Tupaj-Yupanki.

Yupanki veut dire *tu comptes*, dans le sens de tu as de la valeur, de l'importance. C'est la 2^{me} pers. sing. du prés. de l'ind. du verbe *Yupay*, *compter*, et, au sens moral, *être compté, être tenu en grande estime*. Ce mot *Yupanki* a été employé dès les temps les plus reculés comme épithète accompagnant le nom des Incas, à peu près, ainsi que le fait observer Garcilaso (1), comme le surnom d'*Auguste* était appliqué aux empereurs romains. En quechua, la 2^{me} personne du futur de tous les verbes a la même forme que la 2^{me} pers. du présent, en sorte que *Yupanki* veut dire aussi *tu compteras*. C'est ce futur que Garcilaso voit dans l'épithète royale en question, et qui, selon lui, renfermant implicitement l'idée de son complément, signifierait : « Tu compteras ses grands exploits, ses vertus excellentes, sa piété, sa mansuétude, etc. » Quoique Garcilaso considère cette locution comme très-élégante, et qu'il ait raison de dire qu'elle peut renfermer l'idée du complément qu'il supplée, elle nous semble ne pouvoir convenir à un roi, puisqu'il est naturel de l'appliquer plutôt à la nation ou à la postérité appelée à raconter les exploits et les grandes qualités du monarque. Tschudi, s'écartant aussi de Garcilaso, donne à peu près la même valeur que nous au mot *Yupanki*, que nous rendrions en français par *illustre, immortel*. Si donc nous rejetons l'explication de Garcilaso, c'est uniquement parce qu'elle manque de logique en cet endroit-ci : car en elle-même, elle est parfaitement

(1) *Comentarios Reales*, 1^{re} Part., Lib. II, Cap. 17.

conforme au génie de la langue quechua, le verbe *Yupay*, que nous avons pris dans le sens intransitif, étant en même temps transitif et susceptible d'avoir un complément direct, ce qui est le cas pour un grand nombre de verbes quechuas. Comme transitif et pris au futur, *Yupanki* veut dire, *tu raconteras quelque chose*, ou *tu auras des choses à raconter*, ce qui revient à l'idée de Garcilaso. Tschudi nie implicitement que *Yupay* ait le sens de *raconter, livrer à la postérité*, quand il affirme que le verbe qui exprime ce sens en quechua, est *Hahuari*. En cela, cet auteur n'est pas exact : ce verbe, tel qu'il l'écrit, n'est jamais employé au Cuzco, et s'il veut parler de *Haywarïy* (dont le radical est *Hayway*, *allonger la main pour donner quelque chose*), ce mot ne voudrait dire que *marcher, s'approcher en allongeant la main*, le suffixe *riy*, *aller, marcher*, ajoutant l'idée de mouvement à tous les verbes. Au contraire, *Yupay* s'emploie communément dans le sens de *raconter*, qui est aussi une des acceptions des verbes *Willay* et *Uyarïriy*. Cependant, ces derniers verbes, qui sont employés dans le langage ordinaire, n'auraient ni la vigueur, ni l'élégance de *Yupay*.

Tupay signifie principalement *racler*, et s'emploie tous les jours pour indiquer l'action de polir les métaux, ce qui se fait d'ordinaire en raclant. *Tupaj*, dérivé verbal, équivalant à *celui qui racle, celui qui polit*, appliqué au monarque, voudrait dire, selon Garcilaso, *celui qui reluit, celui qui resplendit*. Mais cette interprétation nous paraît forcée : car s'il est vrai qu'en raclant on peut faire reluire, il ne s'ensuit pas qu'on reluisse soi-même. A mon avis, la signification du verbe *Tupay*, dans le cas présent, est celle de polir, d'adoucir une surface rude, acception si usitée, qu'on emploie communément ce verbe pour exprimer même l'action d'aplanir les inégalités du terrain. Dans le sens moral, on étend cette acception à l'idée d'adoucir, de calmer, d'apaiser, en sorte que le dérivé *Tupaj*, spécialement appliqué à un roi, n'a d'autre sens raisonnable que *celui qui adoucit, celui qui calme, pacificateur*.

D'après ces explications, nous pouvons conclure que le nom de *Tupaj-Yupanki* veut dire l'*Illustre pacificateur*, et cette conclusion a d'autant plus de vraisemblance que son père devait son nom de *Pañakuti*, le Tout-Puissant, au caractère de son gouvernement, si sévère et si fort que, comme l'atteste notre drame, sa propre fille en avait elle-même ressenti les rigueurs, tandis que le fils, d'un caractère tout opposé, et qu'on voit dans le drame pardonner à tout le monde et réparer envers